

Recherches sociographiques



Yves BEAUREGARD, *Bâtir un village au Québec.
Saint-Eugène-de-Grantham*

Marc-André Lessard

Volume 24, numéro 1, 1983

L'entreprise canadienne-française

URI : <https://id.erudit.org/iderudit/056024ar>

DOI : <https://doi.org/10.7202/056024ar>

[Aller au sommaire du numéro](#)

Éditeur(s)

Département de sociologie, Faculté des sciences sociales, Université Laval

ISSN

0034-1282 (imprimé)

1705-6225 (numérique)

[Découvrir la revue](#)

Citer ce compte rendu

Lessard, M.-A. (1983). Compte rendu de [Yves BEAUREGARD, *Bâtir un village au Québec. Saint-Eugène-de-Grantham*]. *Recherches sociographiques*, 24(1), 134–135. <https://doi.org/10.7202/056024ar>

Yves BEAUREGARD, *Bâtir un village au Québec. Saint-Eugène-de-Grantham*, Montréal, Libre expression, 1981, 186p. (« Patrimoine du Québec ».)

La liste s'allonge des monographies de paroisses, de municipalités, de villages ou de villes au Québec. Il faudra bien un jour faire l'inventaire de ce rayon de nos bibliothèques et exploiter cette source originale de connaissance. Ce serait une excellente façon de redécouvrir la réalité beaucoup plus mouvante et diversifiée qu'on ne le dit et qu'on ne l'écrit de nos institutions traditionnelles et de toute notre société dite aussi traditionnelle. Il ne s'agit pas de faire l'apologie de l'ancien, il s'impose tout simplement d'aller voir comment des hommes et des femmes ont contribué d'une certaine manière à l'invention d'institutions et de coutumes, les ont utilisées et les ont marquées de leurs multiples expériences en faisant, dans chaque lieu, le pays que nous avons.

Au moment de la Révolution tranquille, un peu avant et plusieurs années après, on (il faudrait définir ce « on ») a balayé rapidement et avec un certain enthousiasme tout ce qui semblait être tradition, toutes ces vieilles structures dont on disait qu'elles dataient du Moyen Âge ; on passait de la société traditionnelle à la société industrielle. Le grand ménage n'était pas terminé qu'une autre génération (nouveau « on » à définir) s'est surprise à redécouvrir avec goût un monde passé de « chez-nous » auquel, l'air maussade du présent aidant, on trouvait des vertus surprenantes. Qui a raison ? Personne et tout le monde, bien sûr, comme toujours dans l'histoire réelle. La question est mal posée. Il faut plutôt se demander tout simplement quel fut en réalité, pour ceux qui l'ont vécu, ce passé trop vite rejeté puis trop naïvement embelli. — Je simplifie : le « on » passiste n'a pas remplacé le « on » novateur, l'un et l'autre cohabitent tant bien que mal.

Les monographies locales peuvent nous aider à retrouver un peu de l'authenticité du réel ancien ; celles qui ont l'air sérieux et les autres. Les premières demeurent encore relativement peu nombreuses et sont œuvres de spécialistes, les secondes abondent et sont l'œuvre d'amateurs si l'on retient le sens le plus voisin du verbe « aimer » que peut prendre ce mot. Larousse dit : « Qui a du goût pour ». — L'amour n'est pas moins sérieux que la méthode, tout le monde le sait. — La plupart de ces monographies d'amateurs s'appellent « histoires locales » car ce qui les caractérise c'est le sens et l'amour de l'histoire qui les inspire.

Ces histoires locales peuvent nous aider à comprendre le passé rejeté et retrouvé de deux façons : d'une part, elles font revivre le passé indépendamment des grands jugements globaux relevant de diverses interprétations de l'histoire à l'échelle des civilisations et des grandes sociétés ; d'autre part, elles évoquent en général les jugements que les gens eux-mêmes ont portés sur leur propre vie et celle de leurs prédécesseurs immédiats. Ainsi les histoires locales fournissent-elles à la fois, en partie le même type d'informations que les monographies des spécialistes, et en partie les mêmes éléments subjectifs d'autobiographie que d'autres spécialistes recherchent entre autres sous le nom d'histoire orale ; cela leur donne une personnalité propre qu'il ne faudrait pas trop vite réduire sous les contraintes d'un plan idéal qui aurait l'air plus sérieux. Les histoires locales doivent demeurer ce qu'elles sont et devenir ce qu'elles peuvent devenir selon la liberté de ceux qui ont le goût de les faire. Il faut apprendre à les lire avant de céder à la tentation d'y voir des monographies bâclées qu'il faudrait apprendre à mieux faire.

Voilà une bien longue introduction pour dire qu'Yves Beauregard a fait une très bonne histoire de paroisse de Saint-Eugène-de-Grantham, une histoire qui ressemble à toutes les autres mais qui est différente parce qu'elle ne parle que de la vie à Saint-Eugène, comme un homme ressemble à tous les autres tout en n'étant que lui-même. Disons seulement que Saint-Eugène est une paroisse rurale des Cantons-de-l'Est fondée vers le milieu du XIX^e siècle et qui a cette particularité de s'être développée autour d'un « moulin ».

Pour ceux que les histoires locales intéresseraient, les deux références que voici ouvrent presque toutes les voies :

1. Antoine ROY, « Les histoires de paroisses », *Rapport de l'Archiviste de la Province de Québec, 1937-1938*, Québec, 1938 : 254-383.

2. André BEAULIEU et William F.E. MORLEY, avec la collaboration de Benoît BERNIER et Agathe GARON, *Histoires locales et régionales canadiennes des origines à 1950*, II. *La province de Québec*, Toronto, University of Toronto Press, 1971, 408p.

Marc-André LESSARD

*Département de sociologie,
Université Laval.*

Diane BÉLANGER et Lucie ROZON, *Les religieuses au Québec*, Montréal, Libre expression, 1982, 340p.

« Au-delà des préjugés, qui sont-elles? Quelle a été leur implication dans notre société à différentes époques? »

Imprimées sur la couverture et la page-titre, ces deux questions représentent sans doute les intentions des deux auteurs. Cet objectif aurait exigé au moins qu'on définisse les termes; qu'on s'explique sur les préjugés qui ont affecté les religieuses autrement que par des propos impressionnistes sur l'honneur et l'indifférence; qu'on précise ce qu'on entend par « implication dans la société ». Or, il n'en est rien. Un texte liminaire tente maladroitement de déterminer le cadre historique et théorique de cet ouvrage. Les brèves allusions historiques sont puisées vraisemblablement dans des ouvrages anciens: la résistance passive à l'assimilation après 1760, le refus de l'école neutre après 1840, l'absence de structure d'aide sociale dans la société québécoise (les auteurs confondent charité publique et charité privée), etc. Par ailleurs, ce texte d'introduction ignore les données socio-économiques les plus élémentaires qui ont influencé l'évolution collective de la société québécoise. Bref, on laisse au lecteur le soin d'organiser lui-même les matériaux présentés dans l'ouvrage.

Conscientes de l'ampleur de leur sujet, D. Bélangier et L. Rozon préviennent qu'elles ont procédé à un choix, mais elles ne nous disent pas quels critères elles ont retenus pour l'établir. Elles annoncent deux méthodes distinctes, la première « fixée dans le temps, au jour le jour, par les archives et synthétisée par différentes publications » pour couvrir les deux premières périodes: Régime français, Régime britannique. L'objectif est ici de « faire revivre le quotidien, l'espace des femmes qui l'habitent de leur présence, de leur travail, de leur ingéniosité, de leur amour [...] ». La trame de ces deux parties est vaguement chronologique. La seconde méthode utilise les propos mêmes de religieuses d'aujourd'hui, à l'aide d'entrevues longuement citées. La trame, cette fois, est thématique: l'enseignement, les soins hospitaliers, le service social, la vie contemplative, et saisit à la fois le passé et le présent. On a donc choisi de laisser parler les documents et les personnes. Un tel procédé exigeait une critique soutenue et un cadre d'analyse cohérent. Mais, manifestement, la critique est absente de ce livre. On a consulté presque exclusivement les publications internes des communautés, certaines sources imprimées, et divers ouvrages suscités par les anniversaires. On s'en doute, tout ce matériel est beaucoup plus près de l'hagiographie que de l'histoire et ne nous apprend rien de vraiment neuf. Par ailleurs, le foisonnement des informations et la longueur des citations (elles constituent l'essentiel du texte) donnent l'impression d'un immense collage où on a mis côte à côte les passages les plus pittoresques et les plus savoureux des ouvrages consultés, sorte de relecture laïque et anecdotique des écrits traditionnels, car on a pris grand soin de mettre la sourdine aux accents religieux. La bibliographie, considérable, ne comporte qu'une huitaine d'ouvrages rigoureux qui ne sont d'ailleurs presque jamais cités. L'ouvrage critique de Ghislaine LEGENDRE sur *L'histoire simple et véritable, Marie Morin* est classé dans les « récits et romans »! à côté de *Dans un gant de fer* de Claire MARTIN!

Dans la troisième partie, constituée presque exclusivement de témoignages, malheureusement mal identifiés, aucun commentaire susceptible d'éclairer les propos, de corriger les erreurs (ces